Document généré le 11 oct. 2024 23:52

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Généalogie intellectuelle

Frédéric Parent, *Léon Gérin. Devenir sociologue dans un monde en transition*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018, 312 pages

Nicole Gagnon

Volume 14, numéro 2, printemps 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93025ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gagnon, N. (2020). Compte rendu de [Généalogie intellectuelle / Frédéric Parent, *Léon Gérin. Devenir sociologue dans un monde en transition*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018, 312 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *14*(2), 17–19.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

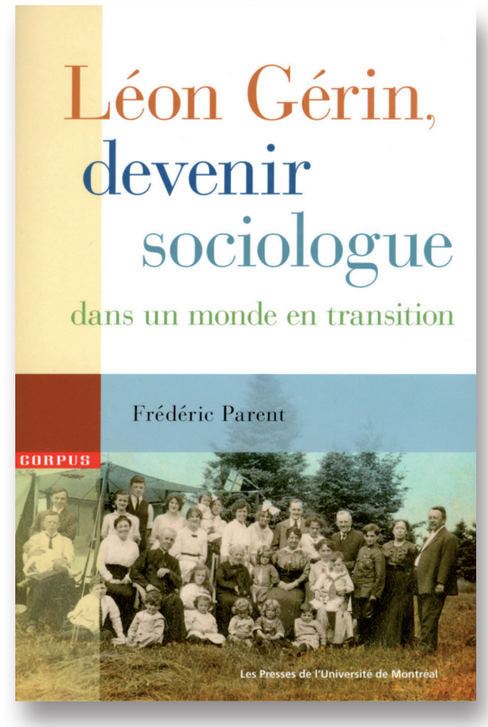
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ce qui se dépose
pour la pensée

Généalogie intellectuelle

Nicole Gagnon
Département de sociologie, Université Laval



Frédéric Parent
Léon Gérin. Devenir sociologue dans un monde en transition
Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018, 312 pages

Publiée aux PUM, cette étude biographique du premier sociologue québécois ne s'adresse pas au grand public. L'« Avant-propos », trop long et d'intérêt savant, risque de rebuter l'honnête lecteur que la suite aurait pu accrocher. L'auteur présente son ouvrage comme une sociologie de la sociologie, à savoir, une étude des « conditions sociales », des « cadres sociaux d'appartenance » et des « relations sociales concrètes au fondement de cette production de connaissances » (p. 23). La méthode est définie comme une ethnographie historique et le matériau utilisé est la correspondance, patiemment exhumée de la poussière archivistique depuis une dizaine d'années. Comme il ne s'agissait pas d'une thèse de doctorat, genre qui appelle un étalage de considérations savantes en vue d'affirmer son autorité face au jury, l'auteur aurait mieux fait de simplifier son texte et de le regrouper avec la partie de l'introduction qui concerne le fonds d'archives et l'usage de la correspondance – l'autre partie, qui présente la configuration familiale, formant alors un premier chapitre. Le reste de l'ouvrage reproduit la correspondance de Gérin, entrecoupée de commentaires, gloses, interprétations et informations externes, fournies parfois à retardement. Par exemple, « l'arrivée massive de 300 à 400 fonctionnaires en 1865 » (p. 176), date à laquelle la famille Gérin-Lajoie déménage de Québec à Ottawa (p. 45).

Dès 1963, Jean-Charles Falardeau, premier héritier intellectuel de Léon Gérin, signalait l'importance de cette correspondance qu'« il faudrait parcourir [...] afin de mieux déterminer en quoi Gérin a été marqué par son milieu et en quoi il lui est resté imperméable ». Parent y cherche plutôt « les cadres familiaux et domestiques de la production savante », à partir du postulat féministe bien-pensant que « la pratique sociologique est ainsi inéluctablement issue des relations entre les hommes et les femmes » (p. 25). La correspondance ne révèle à peu près rien en ce sens, sous réserve d'une démonstration subséquente, l'histoire s'arrêtant en 1914. Et l'auteur nous quitte avec un « à suivre dans un prochain livre... » On aurait apprécié de le savoir en « avant-propos ». Quant à la perspective plus large du « monde en transition » qu'annonce le sous-titre, Parent se borne à le définir par le passage d'une économie agricole à une économie industrielle et par la différenciation des espaces sociaux, sans élaborer sur le sujet. Je renote au passage deux défauts d'écriture, d'ailleurs courants, qui m'agacent : l'usage d'« articuler », que l'auteur affectionne, au sens de relier, connecter, alors que le mot désigne plus proprement une différenciation interne (une prothèse articulée au lieu d'une jambe de bois ; la prononciation distincte « je suis » au lieu de l'inarticulé « chus »). Et l'usage décoratif, c.-à-d. pléonastique, de l'adverbe de lieu « y » : « où il y sera » (p. 84).

Figure incontournable de la tradition sociologique québécoise dont l'œuvre a été abondamment commentée et, bien qu'on ait donné son nom au prestigieux Prix du Québec en sciences humaines, Léon Gérin (1863-1951) n'est pas le plus connu de la dynastie Gérin-Lajoie, à laquelle on ne l'associe pas spontanément du fait qu'à l'instar de ses oncles et de son frère puîné, il a amputé son patronyme de ce qui était à l'origine un surnom, le frère aîné, Henri, ayant seul conservé le patronyme composé.

L'histoire de la famille commence avec Étienne Parent (1802-1874), « notre premier intellectuel » (Gérard Bergeron) et grand-père maternel de Léon Gérin. (Ancêtre aussi de notre auteur ? Selon le tableau généalogique de la p. 42, Parent n'a eu qu'un seul fils qui n'apparaît pas marié. Le site « Généalogie du Québec » indique au contraire qu'il s'est bel et bien marié et qu'il a eu huit fils, ce qui est amplement suffisant pour transmettre le patronyme, sous réserve d'une descendance collatérale, Étienne Parent étant lui-même l'aîné d'une grosse famille, ou d'une origine plus ancienne.) Journaliste patriote durant les années 1830, mais opposé à la rébellion, Étienne Parent combat vigoureusement le projet d'Union puis, devant le fait accompli et dans un moment de fatalisme, se résigne à l'assimilation programmée des Canadiens français, pour revenir bientôt à la charge avec son vieux cheval de bataille : le gouvernement responsable. Député pendant un bref mandat, il devient haut fonctionnaire en 1842. Il donne parallèlement des conférences à Montréal puis à Québec sur des questions d'économie politique. « Il est partisan du plus strict libéralisme économique » (Fernand Dumont) pour remédier à « l'infériorité économique des Canadiens français », auxquels il préconise une réforme de l'éducation pour prendre la route du progrès. On ne sait si Léon Gérin, qui avait onze ans à la mort de son grand-père, l'a beaucoup fréquenté dans son enfance ; quoi qu'il en soit, son œuvre vient d'une autre inspiration, tout en s'élaborant sous un horizon idéologique assez semblable.

Antoine Gérin-Lajoie (1824-1882), le premier de la dynastie à parvenir à la classe des notables, suit une trajectoire typique. Aîné d'une grosse famille de cultivateurs, il n'est pas destiné à hériter de la terre, déjà bien pourvue en main-d'œuvre par les jeunes frères. Il doit partir. Aux études ou aux États ? Grâce au patronage du curé de la paroisse, qui paiera les études, il suit la première voie. Au sortir du collège classique, en 1844, n'ayant ni d'attirance pour la médecine des corps ni pour celle des âmes, il emprunte la filière fourre-tout du droit, qui ne l'intéresse guère. Au collège, il s'était trouvé des aptitudes littéraires et avait écrit les paroles, sur un air de folklore, d'une chanson restée longtemps célèbre et remise naguère en circulation par des chanteurs anglo-montréalais, « Un Canadien errant ».

Il s'oriente donc vers le journalisme, puis dans la fonction publique en 1849. Grâce au patronage de son futur beau-père, qu'il a côtoyé à l'Institut canadien ? L'histoire ne le dit pas. Il y sera traducteur puis bibliothécaire au parlement. On apprendra cependant qu'il a rencontré Joséphine Parent à Toronto, où siège alors le parlement et où il cohabite dans une pension avec sa famille, et qu'ils se marient en 1858. (À Toronto, contrairement à ce que l'auteur donne à comprendre, en

suite à la page 18

Léon Gérin
suite de la page 17

datant de 1857 le retour du parlement à Québec, en 1859.) Il est resté connu pour son roman utopique *Jean Rivard*, histoire d'un jeune homme instruit qui entreprend de défricher une terre, autour de laquelle viendront se regrouper d'autres colons, ce qui deviendra « une petite république ».

Figure incontournable de la tradition sociologique québécoise dont l'œuvre a été abondamment commentée et, bien qu'on ait donné son nom au prestigieux Prix du Québec en sciences humaines, Léon Gérin (1863-1951) n'est pas le plus connu de la dynastie Gérin-Lajoie à laquelle on ne l'associe pas spontanément du fait qu'à l'instar de ses oncles et de son frère puîné il a amputé son patronyme de ce qui était à l'origine un surnom, le frère aîné, Henri, ayant seul conservé le patronyme composé. De sorte que les Gérin-Lajoie subséquents, dont certains ont été retenus par l'histoire, sont de sa descendance. Les deux lignées se seraient progressivement différenciées, les Gérin restant « plus près de la terre, de la campagne et des classes populaires, et les Gérin-Lajoie plus près des pouvoirs politiques et économiques et des milieux anglophones dominants » (p. 14).

Comme son père, son grand-père et son frère aîné, Léon Gérin poursuit ses études classiques à Nicolet, où il se découvre des intérêts scientifiques plutôt que littéraires. Il songe à devenir jésuite par goût pour l'enseignement, ce dont sa mère le dissuade vigoureusement. Il ira donc en droit, comme tout un chacun, ce qui ne l'intéresse bien sûr pas. Durant ses études, son frère, devenu avocat, lui trouve des contrats de sténographie au Palais de justice de Montréal, technique qu'il a apprise au collège (par initiative personnelle ?) et qui lui fournit un petit revenu. Lequel, augmenté d'un prêt de sa mère, lui permet de partir pour Paris en 1885 après la mort de son père.

À Paris, Léon Gérin assiste à une panoplie de cours dans divers domaines des sciences naturelles et se découvre une vocation de savant. En quoi précisément ? Le hasard d'une affiche annonçant une conférence d'Edmond Demolins lui fournit la réponse : la science sociale. Disciples dissidents de Frédéric LePlay, qui distingue deux grands types de familles selon le mode de transmission du patrimoine, la famille patriarcale et la famille souche, Edmond Demolins et Henri de Tourville avaient modifié cette typologie en prenant pour critère l'éducation familiale, opposant corrélativement la famille communautaire, à base de solidarité, et la famille particulariste, où se développent le sens de l'initiative personnelle et l'esprit d'entreprise. Léon Gérin, qui avait antérieurement adressé à son frère une lettre outragée contre les Anglais lors de la pendaison de Louis Riel, n'en adopte pas moins immédiatement leurs vues. Plutôt que de vitupérer contre la « bête féroce pour tout ce qui n'est pas Anglais » (p. 76), ceux qui veulent « rendre les Canadiens les humbles serviteurs à perpétuité des Anglais » (p. 77), il voudra comprendre scientifiquement « à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons » (titre d'un ouvrage de Demolins), la réponse étant d'emblée leur éducation familiale particulariste. Ce qui n'empêche pas l'esprit scientifique de Gérin de s'interroger sur comment le particularisme pourrait émerger dans la famille communautaire canadienne-française, à travers des monographies de familles, qu'il réalisera par la suite.

Faute de ressources, Léon Gérin doit rentrer à Montréal au bout de huit mois. Il y arrive avec l'idée à contre-courant de réaliser l'utopie de son père en devenant colon. Entre-temps, il reprend son travail de sténographe puis part chez son oncle Denis, curé à Saint-Justin de Maskinongé, où il passe l'hiver à faire de l'observation sociologique. Denis Gérin, benjamin des Gérin-Lajoie, est aussi missionnaire agricole et directeur de la Société d'industrie laitière du Québec. Il a déjà patronné Auguste, le puîné de Léon, en le plaçant en apprentissage chez un fromager de sa paroisse. Il en fait autant pour l'autre, qu'il oriente vers un agriculteur prospère de Saint-Hyacinthe pour y apprendre le métier. Conseillé par celui-ci, Léon Gérin achète une terre à défricher dans les Cantons-de-l'Est. Il y entreprend les premiers travaux d'essouchage, avec l'aide – soupçonnons plutôt : comme aide – de deux hommes de bras, mais confie bientôt son domaine à des employés que lui trouve Auguste, lequel vient s'installer dans le coin, où il deviendra un gros entrepreneur fromager.

« La position d'Henri est centrale dans l'intégration professionnelle de son frère Léon au sein de l'espace politique, comme l'est par exemple celle de Denis dans l'espace agricole. » (p. 117.) Le frère aîné, qui a ses contacts à Ottawa, finit par lui obtenir le poste de secrétaire particulier du ministre de l'Agriculture, puis du ministre de la Milice et finalement, en 1903, de traducteur au Parlement – comme l'avaient été son grand-père, son père et l'oncle Benjamin Sulte (gendre lui aussi d'Étienne Parent). Le travail est exigeant, mais ne dure qu'une partie de l'année, laissant à Gérin beaucoup de loisirs pour son œuvre savante et la supervision de son domaine. Il se marie tardivement en 1904 avec quelqu'un de sa parenté, ce qui était courant à l'époque.

Qu'en est-il de « L'actualité de l'œuvre de Léon Gérin », comme titrait un numéro de *Recherches sociographiques* en 2014 sous la direction de Frédéric Parent ? Bon nombre de ses vues sont aujourd'hui caduques. L'infériorité des Canadiens français ou la supériorité des Anglo-Saxons n'ont plus cours. La thèse du type ethnique canadien-français issu des colons originaires du Perche n'a pas été retenue par les historiens.

Déjà présent chez Étienne Parent, l'axiome de la supériorité des Anglo-Saxons est resté incontestable jusqu'aux années 1920. Avant sa conversion savante, Gérin pouvait écrire : « Nulle autre race que la nôtre ne peut défricher et cultiver ce pays ; nul autre pays n'est mieux adapté pour produire une race forte et vigoureuse » (p. 78). Lors d'un voyage dans l'Ouest en 1893 pour accompagner son ministre de l'Agriculture, il note plutôt dans son journal : « la pensée directrice de tout ce pays de colonisation nouvelle est de tout faire sur une grande échelle ». Et encore : « C'est plutôt une agglomération de spécialistes et d'hommes d'affaires entreprenants et avisés. » À l'inverse : « le simple choix de ces colons [canadiens-français] de se regrouper en villages pour faire de la culture est un indice certain d'infériorité : cela veut dire qu'ils recherchent ou acceptent le regroupement communautaire, la dépendance mutuelle et un régime inférieur d'exploitation agricole. » Puis Lionel Groulx est venu ch3anger le décor en magnifiant la race conquérante des Canadiens de la Nouvelle-France et en incitant, plutôt que d'adopter l'éducation particulariste des Anglo-Saxons, à « reconstituer en nous l'homme d'autrefois, le "type ethnique" qu'avaient formé nos pères et que la Conquête a peu à peu défiguré ». Cette vue des choses n'a pas eu beaucoup d'avenir, le mot race étant devenu tabou après les horreurs hitlériennes. On cherchera dès lors d'autres explications que le type ethnique à la domination économique.

La correspondance retracée par Parent est principalement familiale : avec l'oncle Denis et son frère Henri, un peu avec sa mère, occasionnellement avec les autres membres de la parenté. Il s'y trouve aussi des échanges avec les contacts parisiens, surtout avec son maître Edmond Demolins. Gérin y défend vigoureusement quelques divergences de vues sur les questions de méthode, par exemple : l'objet de la science sociale étant le groupement, les questions de « lieu » et d'institutions, qui relèvent respectivement de la géographie humaine et du droit administratif, n'entrent pas dans sa problématique. L'ouvrage met toutefois d'abord en évidence la solidarité familiale et les relations de patronage, ce qui apparente cette famille de notables à celle du paysan de Saint-Justin, sans que le communautarisme n'inhibe les initiatives personnelles. Autre point frappant, comment toute une brochette d'intellectuels s'est trouvé

suite à la page 19

Léon Gérin
suite de la page 18

une niche dans la fonction publique fédérale. « Il faudrait mieux analyser ce milieu », suggérait Marcel Fournier en 2014.

Léon Gérin n'a pas eu d'héritier intellectuel immédiat. Le relais a été pris par la sociologie catholique de l'action, inspirée cette fois de l'encyclique de Léon XIII, *Rerum Novarum*, en 1891. Il ne s'agira plus de connaître scientifiquement la société, mais de la construire, par le bas, dans un esprit communautaire plutôt qu'individualiste et en dehors de la rationalité moderne, dont la caractéristique fondamentale est « l'autonomisation des sphères de validité, qui permet leur contrôle méthodique » (Max Weber). La sociologie catholique est ainsi considérée comme indissociable de la morale sociale. Ce courant verra naître une pléthore d'entreprises en tous genres : caisses populaires, colonisation, syndicats, Action française, Action catholique… puis une École des sciences sociales à l'Université Laval, où refleurira la sociologie scientifique. Le plus considérable de ces organisateurs de société fut le jésuite Papin Archambault, dont Jean Hamelin écrivait : « dans la vie civile, ce serait un gros entrepreneur ».

Qu'en est-il de « L'actualité de l'œuvre de Léon Gérin », comme titrait un numéro de *Recherches sociographiques* en 2014 sous la direction de Frédéric Parent ? Bon nombre de ses vues sont aujourd'hui caduques. L'infériorité des Canadiens français ou la supériorité des Anglo-Saxons n'ont plus cours. La thèse du type ethnique canadien-français issu des colons originaires du Perche n'a pas été retenue par les historiens. « C'est ainsi que l'auteur des analyses sociologiques rigoureuses est si peu sociologue dans les réformes qu'il propose », jugeait Guy Rocher en 1963. Les institutions peuvent être considérées objet central de la sociologie et les monographies de famille ne sont guère pratiquées. Elles ont été relayées par les monographies de village, puis par les études régionales, qui ne font plus appel à l'observation et au travail de terrain – conformément toutefois au principe de Gérin qu'il fallait partir du plus simple pour aller vers le plus complexe. Dans sa monographie de village datée de 2015, Parent insiste sur la persistance des logiques familiales ; peut-être nous en apprendra-t-il davantage sur la pertinence des travaux de Gérin dans la suite annoncée à son étude biographique. Quoi qu'il en soit, il restera à tout le moins ce que Fernand Dumont appelait, à propos d'« un témoin inquiétant venu du passé », Lionel Groulx : « une mémoire d'intention ».

N. B.

1. Le suggestif ouvrage de Frédéric Parent m'a entraînée dans un vaste périple à travers ma bibliothèque et quelques apports extérieurs pour y lire ou relire tout ce qui me tombait sous la main concernant Gérin de près ou de loin. De sorte que mon propos déborde quelque peu le contenu de l'ouvrage.

2. Merci à Jean Gould pour ses encouragements, commentaires, critiques et informations.

Les Cahiers de lecture
de L'Action nationale

La pensée québécoise en essais depuis 2007 ; politique, sociologie, littérature, histoire, éducation, économie, culture, philosophie, sciences…